

LE  
**SAHARA DE L'OUEST**

---

**ÉTUDE GÉOGRAPHIQUE**

SUR

**L'ADR'AR**

ET UNE PARTIE DU

**SAHARA OCCIDENTAL**

---

PREMIÈRE PARTIE

JOURNAL DE ROUTE DES ADR'ARIENS

---

DÉPART POUR LE PÈLERINAGE. — DESCRIPTION DES  
ITINÉRAIRES DE CHINGUETI A GÉRYVILLE

Dans le courant du mois de novembre 1878, trois Indigènes appartenant à l'une des fractions maraboutiques de la tribu des Id-aou-Ali de l'Adr'ar se décidèrent à entreprendre, avec quelques-uns de leurs compatriotes, le pèlerinage aux villes saintes de La Mecque et de Médine, en se dirigeant sur le Maroc. Depuis deux ans, en effet, on avait renoncé à organiser dans l'Adr'ar la grande caravane annuelle formée des pèlerins de cette région, et qui, d'après un usage très ancien, était généralement conduite par l'un

des chefs religieux de la zaouïa d'El Kedim. Cette caravane se dirigeait vers l'Égypte, à travers la région comprise entre le Touat et le pays des Touaregs, passait, soit à Ghadamès, soit à Ghat, et visitait les zaouïas célèbres qui existent dans le Sud de la Tripolitaine. Mais depuis quelques années, les luttes des Ouled Zekri avec les Ouled Delim, sur l'Oued Saoura, avaient rendu ces parages dangereux, de même que la guerre que se font les deux grandes fractions des Touaregs, empêchait les caravanes pacifiques de s'aventurer dans la région comprise entre le Touat et la Tripolitaine.

Les pèlerins de l'Adr'ar avaient donc pris le parti de se rendre au Maroc, pour se joindre, suivant le cas, soit à ceux qui faisaient le saint voyage par mer, soit à la grande caravane organisée au Tafilalet, qui gagnait l'Égypte, en traversant le Sahara de l'Ouest à l'Est, mais sans descendre du côté du Sud au delà du Touat.

Pour subvenir aux dépenses d'un si long voyage, les trois marabouts de l'Adr'ar emportaient, en outre de leurs vêtements, chacun une baguette d'or du Soudan, d'environ 40 centimètres de long et de 4 centimètres de tour, valant par conséquent un peu plus de 3,000 francs de notre monnaie. Cette baguette, roulée en forme de bracelet, était cousue dans la chemise de chacun des voyageurs, qui, du reste, devaient faire leur voyage complètement à pied, sans même être accompagnés d'une bête de somme pour transporter de l'eau ou des vivres, suivant la nécessité de la route. Comptant sur leur qualité de Cheurfa (1) pour recevoir partout une hospitalité gratuite, ils partaient pleins de

---

(1) Les cheurfa sont ceux qui prétendent descendre du prophète par sa fille Fathma. Tout Cherif a un acte authentique constatant sa généalogie ; très peu de ceux qui se donnent ce titre, en dehors des familles historiques, possèdent cet acte : il y en a beaucoup dont l'authenticité est plus que discutable.

confiance et ne pensant qu'au but de leur voyage : visiter les Saints Lieux. Le plus âgé d'entre eux, Mohammed ben Brahim, était veuf depuis quelques années ; El Mahdjoub ben Abdallah avait divorcé sa femme un peu avant son départ pour un aussi long voyage ; quant à Otsman ben El Hadj bou Djemaa, le plus jeune, il n'avait jamais été marié et n'avait plus de proches parents.

Du reste, comme ils sont affiliés tous les trois à l'ordre de Si Abd El Kader el Djilali, qu'en outre ils étaient poussés par un ardent sentiment religieux, ils ne rêvaient que la gloire d'acquérir le titre de *hadj*, dussent-ils même ne jamais revoir leur pays. C'est dans ces sentiments qu'ils partirent de la ville de Chingueti, très probablement à la date du 4 novembre.

Chingueti est actuellement la ville la plus peuplée de l'Adr'ar ; elle contient environ 800 maisons habitées chacune par une famille, de nombreux magasins, ainsi que des fondouks où les caravanes déposent les marchandises qu'elles échangent ; elle est construite sur les bords d'une petite rivière, nommée Oued Chingueti, qui se perd dans les sables d'Ouaran, à quelques pas de la ville. En amont, cette rivière arrose de nombreux jardins de palmiers, où croissent également quelques légumes, un peu d'orge, et surtout du millet que l'on nomme *moutri*, dans l'Adr'ar.

La ville de Chingueti est menacée depuis longtemps d'être envahie par les sables d'Ouaran ; tout le côté Sud-Est de la ville est encombré par des monceaux de sables qui s'élèvent même, sur certains points, à la hauteur du toit des maisons. Les efforts qu'ont fait les habitants pour conjurer ce fléau, ont été vains jusqu'à présent, et tout porte à croire que, dans un avenir peu éloigné, la ville actuelle de Chingueti sera couverte par les sables, et que ses habitants seront obligés de construire une nouvelle ville à l'Ouest

de leur oasis, sur un petit plateau qui domine légèrement les bords de la rivière, ce qui permettra d'utiliser les puits qui y sont déjà creusés et qui sont très peu profonds, même en été.

On peut estimer la population de cette ville à environ 4,000 habitants sédentaires ; son chef est un marabout de la tribu de Laghlal, qui se nomme Hamel Ould Abot (1).

Il n'y a qu'une seule mosquée à Chingueti, mais elle est très grande et surmontée d'un minaret excessivement élevé, ayant la forme d'un tronc de pyramide allongé. Cette forme étrange est celle qui est nécessairement imposée aux constructeurs de ce genre de monuments, en raison du peu de solidité des matériaux qu'ils emploient ; on la retrouve partout, dans le Sahara, au Soudan et même dans la haute Égypte.

Nous reviendrons plus tard sur les procédés de construction des Indigènes de l'Adr'ar ; pour le moment, nous nous contentons d'indiquer ces détails, et nous allons continuer la description de l'itinéraire qu'ont suivi nos trois pèlerins jusqu'à Géryville.

---

### De Chingueti à Ouadan

En sortant des sables de Chingueti, nos voyageurs, se dirigeant vers l'Est-Nord-Est, arrivèrent, après une petite journée de marche, sur les bords de l'Oued Rekiouia, tra-

---

(1) Hamel Ould Abot, personnage religieux très important, est celui dont le capitaine Vincent dit avoir eu beaucoup à se plaindre, lorsqu'il passa près d'Atar, au mois de mai 1860. (Voir *Revue algérienne et coloniale*, octobre 1860, p. 474.)

versant un pays légèrement ondulé et coupé par de petits ravins sans eau, dans le lit desquels croissent des arbres de différentes espèces, tels que le *Talha* (grand gommier), le *Tamat* (petit gommier), le *Djedari* (rhus dioïca), l'*Atil* (en arabe *athel*) (*tamarix articulata*), l'*Iguenin* (espèce de genévrier), etc. ; ils avaient parcouru environ 22 kilomètres, et passèrent la nuit dans des tentes installées près des puits effleurants qui sont creusés dans le lit de la rivière.

Le lendemain, après avoir marché environ 30 kilomètres, ils recevaient l'hospitalité dans la grande oasis de palmiers de Tanouchert, chez des marabouts de la tribu des Ahl Sidi M'ahmmed. L'oasis de Tanouchert est arrosée par l'Oued Renoudj, torrent généralement à sec, mais dont le lit est rempli de puits à fleur de sol, pleins d'une eau excellente.

De Tanouchert à la ville d'Ouadan, il y a environ 40 kilomètres ; le pays est, comme dans les étapes précédentes, coupé de petits ravins séparés les uns des autres par des collines de 20 à 25 mètres d'élévation, généralement boisées de gommiers peu rapprochés les uns des autres. En arrivant près d'Ouadan, les collines se relèvent, de manière à accuser la ceinture du bassin de l'Oued Ifenouen et à le séparer de l'Oued Akhmakhou, qui coule dans un sens opposé au premier de ces deux cours d'eau.

En face d'Ouadan, l'Oued Ifenouen, qui a toujours de l'eau, coule dans un large lit divisé en plusieurs bras par des barrages, disposés de façon à irriguer une immense oasis couverte de palmiers. Le gué est très peu profond, à peine 10 centimètres. La rive gauche de l'Oued Ifenouen se relève brusquement au pied d'un mamelon sur lequel est bâtie Ouadan.

Cette ville était, dans le temps, la plus considérable de l'Adr'ar, tant au point de vue du chiffre de sa population que de la richesse de ses habitants. Elle contient encore

700 maisons, dont 400 ou 500 à peine sont habitées, ce qui lui donne environ 2,500 ou 3,000 âmes de population. Cette décadence d'Ouadan est due à des circonstances politiques que nous développerons plus tard; il suffit d'indiquer ici que le chef et les habitants d'Ouadan ont accusé, il y a presque un demi-siècle, une tendance à s'isoler des autres populations de l'Adr'ar; de plus, ils sont intervenus d'une manière effective dans les guerres civiles du pays de Tagant, dans lequel, du reste, ils ont des relations de parenté.

Ouadan est une ville moins commerçante que Chingueti, mais elle est plus riche en cultures et particulièrement en palmiers. L'oasis s'étend sur les deux rives de l'Oued Ifenouen, jusqu'à la zaouïa d'El Kedim, située à 28 kilomètres Sud-Est d'Ouadan. Cette zaouïa qui est très renommée dans l'Adr'ar, au Tagant, et même au Soudan, est dirigée par un marabout excessivement influent, nommé Cheikh Melâïnin Ould Mohammed Fadhel, mokkadem de l'ordre de Si Abdelkader El Djilali. Cheikh Melâïnin a conduit lui-même, il y a environ quatorze ans, la caravane annuelle des pèlerins de l'Adr'ar jusqu'à la Mecque. Tous les ans, un membre de sa famille a fait comme lui, et la dernière caravane de pèlerins de l'Adr'ar, partie il y a trois ans, était conduite par l'un des frères de Cheikh Melâïnin, nommé Cheikh Mohammed El Mamoua, qui est mort à La Mecque (1). En raison de la sainteté de sa vie et de sa qualité de chérif, il a été enterré à côté du tombeau de Setta Khedidja, femme du Prophète.

---

(1) Le chef de la caravane des pèlerins prend le titre d'émir Er Rekeb (prince de la caravane). C'est toujours un chérif qui reçoit cette dignité; au Maroc, elle a été donnée quelquefois par les Sultans à leurs frères ou à leurs fils. (Voir *Exploration scientifique de l'Algérie*, t. IX, Introduction, p. 25; et p. 169 du texte du voyage de Moula Ahmed).

La zaouïa d'El Kedim est considérable; elle reçoit environ 3 ou 400 élèves appartenant à l'Adr'ar ou aux régions environnantes; les professeurs de cet établissement sont réputés pour leur savoir, et ils ont à leur disposition une bibliothèque très nombreuse(1), contenant, entre autres livres, une collection complète de tous les ouvrages écrits à la zaouïa de Tenboctou.

Le cheikh Melainin esi aussi makkadem de l'ordre de cheikh El Mokhtar. Nous n'avons pu nous procurer que des renseignements tout à fait insuffisants sur cet ordre, renseignements qui ne nous permettent pas de fixer la nature de son affiliation à l'un des ordres connus du Nord de l'Afrique; ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'il ne touche par aucun point à l'ordre de Mouley Taïeb, lequel n'a pas d'affiliés dans l'Adr'ar. Il nous a été dit seulement que Cheikh El Mokhtar est originaire de la tribu des Kounta du Tagant, d'une famille ayant même origine que celle des Ouled Sidi Cheikh de la province d'Oran.

Tous les ans, Cheikh Melainin choisi parmi les élèves de sa zaouïa ceux qui, par leur piété et leur science, lui paraissent dignes de donner l'ouerd (2), soit de l'ordre de Cheikh El Mokhtar, soit de celui de Si Abdelkader El

---

(1) Nous avons eu déjà des renseignements très précis sur la bibliothèque de la zaouïa d'El Kedim par un marabout de Chingueti, El Hadj Mohammed ben Ahmed, qui était bibliothécaire de la zaouïa de Tedjini, à Aïn Madhy, près de Laghouat, et qui avait été compromis dans les événements politiques qui se sont passés à Aïn Madhy au commencement de 1869. El Hadj Mohammed ben Ahmed fut arrêté et enfin expulsé de l'Algérie. C'est dans les différents interrogatoires que nous avons dû lui faire subir, qu'il eut l'occasion de nous parler de la zaouïa et de la bibliothèque d'El Kedim, ainsi que de son pays.

(2) Ouerd, de l'arabe *وَرْد*, est l'ensemble des pratiques religieuses imposées par la tradition aux affiliés d'un ordre religieux. Cea pratiques sont au nombre de cinq: El Deker, El Hadra, El Djelala, El Ziara, El Hadia.

Djilali ; ce sont autant de missionnaires qui se répandent dans le pays pour y recruter des adeptes aux ordres religieux dont ils donnent l'*ouerd* ; ces adeptes deviennent en même temps des serviteurs de la zaouïa d'El Kedim, à laquelle affluent de tous les côtés de nombreuses et riches *ziara* (1). Les fidèles de la zaouïa, appartenant aux tribus du voisinage, ont planté toute une oasis à l'Est d'El Kedim, il y a environ quatorze ans. Cette oasis est très grande et actuellement en plein rapport.

Les produits des ziaras et des fondations pieuses affectées à la zaouïa permettent à Cheikh Melainin de subvenir seul à l'entretien des élèves, des pauvres et des étrangers qui viennent à la zaouïa. C'était surtout lorsque l'un des membres de la famille de Cheikh Melainin devait conduire la caravane des pèlerins à La Mecque, que les ziaras affluaient le plus à la zaouïa. Aussi le cheikh subvenait-il alors aux frais du pèlerinage de tous ceux qui désiraient l'entreprendre sans avoir les ressources nécessaires.

En 1863, lorsque Cheikh Melainin conduisit lui-même la caravane à La Mecque, il emmena avec lui 600 pèlerins et 1,000 chameaux, dont la plupart étaient chargés de viande séchée, de différentes autres provisions de bouche, telles que dattes, farine, etc., et de vêtements. Chaque jour, pendant tout le temps que dura le saint voyage, en outre des provisions de conserve qui étaient distribuées aux pèlerins, on leur donnait à manger de la viande fraîche de chameau, et pour cela Cheikh Melainin faisait abattre, tous les jours, un ou deux de ces animaux.

Quelques voyageurs ont écrit que la grande caravane

qui se formait, tous les ans, à Insalah et à laquelle se joignait celle des pèlerins de l'Adr'ar, emportait des marchandises pour faire le commerce en route. Tout porte à croire que cette assertion est inexacte, au moins en ce qui regarde les caravanes de l'Ouest de l'Afrique. Les Adr'ariens affirment, de la manière la plus positive, que la caravane des pèlerins ne fait aucun commerce ; le même renseignement nous a été donné par des gens du Tafilalet et d'Insalah. Mais il arrive fréquemment que des marchands se joignent à la caravane des pèlerins, pendant une certaine partie de son voyage, pour marcher sous sa protection.

Il y a plusieurs siècles, les Européens ont eu des établissements dans l'Adr'ar. Le célèbre voyageur Barth (1) dit que les Portugais établirent un comptoir à Ouadan, dans la première moitié du XVI<sup>e</sup> siècle, et qu'ils l'occupèrent pendant deux ans.

Bien longtemps avant cette époque, vers 1451, l'infant don Henri de Portugal avait fait créer un établissement dans l'Adr'ar, à l'endroit où se trouve actuellement la petite ville d'*El Cadi*. Le capitaine Vincent, dans son voyage d'exploration dans l'Adr'ar, indique qu'il a vu quelques débris de murailles provenant de constructions européennes qui auraient été élevées dans le temps sur ce point (2).

Comme nous l'avons dit plus haut, la ville d'Ouadan est construite en amphithéâtre sur les flancs d'un mamelon très élevé. La mosquée de la ville, qui a un minaret d'environ 20 mètres de hauteur, en occupe le sommet.

Ouadan, ainsi que les tribus qui en dépendent, est placée sous le commandement de Si Mohammed El Amin, fils de

---

(1) Voir : *Travels and Discoveries in North and central Africa*, by Henry Barth, vol V, London, 1858. — Appendix II, p. 536.

(2) *Revue algérienne et coloniale*, — octobre 1860, p. 480.

Si Ahmed El Sidi, mort il y a quelque temps, et du vivant duquel ont commencé les rivalités de tribus qui ont été la cause de la décadence d'Ouadan.

---

### D'Ouadan aux puits de Bou Talha

Nos voyageurs ne passèrent qu'une nuit à Ouadan, et, le lendemain, ils partirent de cette ville avec une caravane de la tribu des Ouled Sidi M'hammed qui se dirigeait vers le Nord.

Le pays qu'ils parcoururent pendant deux jours, en suivant une route qu'on appelle *Taghaghith*, est très accidenté, coupé de petits vallons, sur la rive droite de l'Oued Ifenouen, que l'on traverse un peu au-dessus d'Ouadan. En amont des barrages qui servent à l'irrigation des oasis, l'Oued Ifenouen coule à pleins bords dans un lit d'environ 50 mètres de large ; ses rives sont bordées de roseaux et d'arbres de différente nature. Le pays est fertile, quoiqu'on y rencontre souvent de gros blocs rocheux. Le gibier y abonde. On y trouve différentes espèces de gazelles, des lièvres, des antilopes, des autruches ; ces dernières en petite quantité. Le sol est parsemé de gommiers et de diverses autres essences d'arbres. A environ 20 kilomètres d'Ouadan, la caravane campa, et se remit en marche, le lendemain, en remontant toujours l'Oued Ifenouen sur un petit à dos de pays qui sépare le bassin de cette rivière de celui de l'Oued Akhmakhou. La contrée que nos voyageurs parcouraient depuis Ouadan est connue sous le nom générique de *Dhar Adr'ar* (dos de l'Adr'ar), et se relève constamment, quoique d'une façon peu appréciable, dans le sens de la direction qu'ils suivaient. Après une petite étape, ils cam-

paient aux sources de l'Oued Ifenouen, sur un plateau généralement rocheux et coupé de ravins profonds aboutissant à la rivière ; ce plateau et sa pente du côté Nord-Ouest portent le nom de *Haït Adr'ar* (muraille de l'Adr'ar).

La caravane des Ouled Sidi M'ahmmed marchait trop lentement pour nos voyageurs ; ils se séparèrent donc des gens qui la conduisaient, et partirent seuls, le lendemain, pour continuer leur route en descendant l'Haït Adr'ar. La pente de la montagne est, en cet endroit, excessivement rapide, à tel point que, dans la grande trouée que fait l'Oued Akhmakhou, on a dû creuser dans le rocher un chemin en lacets très rapprochés les uns des autres, qui suit la rive droite de la rivière. Ce chemin porte le nom de *Khedira*. Il coupe des roches noirâtres, dans les intervalles desquelles poussent quelques maigres gommiers et une sorte de genévriers à baies rouges, que les gens du pays appellent *Iguenin*. Après une heure de descente rapide dans les lacets de la route, on arrive dans une vallée où débouche l'Oued Akhmakhou ; là, il se retourne brusquement dans la direction du Sud-Ouest ; à ce point, la rivière qui descend avec un cours très rapide des sommets de l'Adr'ar, a creusé dans la vallée une large dépression de terrains submersibles pendant les grandes crues, qui porte le nom de *Grara Moul El Ardjem*. Cette excavation est presque en entier remplie d'excellente terre d'alluvion ; aussi y trouve-t-on une végétation exubérante d'arbres et de plantes de toute nature. Peu après avoir quitté l'Oued Akhmakhou, nos voyageurs campaient à une réunion de puits, nommés *Oglet Oum El Baïd*, creusés au pied d'une sorte de monolythe naturel (1) d'environ 40 mètres de hauteur et nommé Guelb Aderg.

---

(1) Les

Avant de poursuivre notre itinéraire, nous devons indiquer qu'il y a trois routes pour se rendre d'Ouadan à la crête de l'Adr'ar, et deux pour descendre l'Haït Adr'ar. Nous avons déjà décrit une des routes d'Ouadan à Haït Adr'ar. Une autre suit la rive gauche de l'Oued Ifenouen ; c'est la meilleure et celle que suivent les caravanes chargées ; elle coupe l'Oued Ifenouen près de sa source et conduit dans la plaine, comme celle précédemment décrite, par le défilé de Khedira. Une autre, coupe l'Oued Akhmakhou à sa source et suit la rive gauche de cette rivière jusqu'à son débouché en plaine. Cette dernière route n'est pas praticable pour les chameaux.

Le Guelb d'Aderg marque un des points de la ligne de séparation du bassin cultivable de l'Oued Akhmakhou avec une région complètement inhabitable de dunes de sable, nommée El Mokhtir.

Le Bled El Mokhtir est formé de rangées de dunes à peu près parallèles, ayant 8 à 10 mètres de relief au-dessus du fond des petites vallées qui les séparent. Ces dunes ne sont pas continues, mais sont séparées les unes des autres par des passages plus ou moins larges variant de 50 mètres à 1 kilomètre ; elles sont formées d'un sable blanc et très fin ; les vallées qui séparent chaque rangée de dunes ont de 400 à 500 mètres de large. Le Bled Mokhtir, qui s'étend très loin au Nord-Est, dans la direction du Gourara, se termine près d'Aderg dans la direction du Sud-Ouest. C'est une région complètement sans eau et sans arbres, mais qui se couvre, pendant l'hiver et le printemps, ou

---

causées par le passage des eaux. Ils affectent les formes les plus bizarres ; tantôt réunis en groupe, ils ressemblent de loin à des ruines gothiques ; d'autres fois, ils affectent la forme humaine ou d'un arbre dép

après les pluies périodiques, d'une riche végétation qui fournit des pâturages de choix aux troupeaux des Nomades et aux animaux sauvages. C'est de la richesse de ses pâturages que vient le nom qui lui a été donné de Mokhtir (choisi, de choix). Les autruches y vivent en grandes bandes, et c'est dans les dunes que les Indigènes se livrent à la chasse de ce précieux animal. On y trouve également diverses variétés de la gazelle, de l'antilope, du mouflon, du renard, entre autre le chacal et le fenec (1) qu'ils appellent akharchi (*Fenecus Brucei*).

Pour aller d'Aderg aux puits de Bou Talha, on marche pendant quatre journées dans les dunes de Mokhtir. Nos Adr'ariens avaient, à cet effet, emporté de l'eau prise à Oglet Oum El Baïd, ainsi que quelques provisions de bouche. Le quatrième jour, au soir, après avoir traversé une chaîne de hauteurs d'environ 10 kilomètres d'épaisseur, nommée Delat El Assaba, ils arrivèrent aux puits de Bou Talha, ainsi nommés parce que les collines au pied desquelles ils sont creusés, sont couvertes de gommiers. Les puits de Bou Talha sont au nombre de sept ou huit; ils sont à fleur de sol et très abondants.

La chaîne d'El Assaba n'a guère qu'un relief de 50 à 60 mètres au-dessus du terrain environnant; elle est formée d'une terre noire assez grasse, sur certains points, et de rochers.

Elle commence au puits d'Agrijit, à environ 15 kilomètres au Sud-Ouest de Bou Talha et se termine aux puits d'Amzili, dans le Nord-Est; elle a, par conséquent, une longueur d'environ 175 kilomètres; elle n'est véritable-

---

(1) Le fenec se trouve dans le Sud de l'Alg

ment boisée que dans sa partie Sud-Ouest, sur à peu près 40 kilomètres de longueur; dans tout le reste de la chaîne, les arbres sont très disséminés, ou manquent complètement. A l'époque de l'année où nos voyageurs parcouraient le pays, les Nomades abondent dans ces parages où, comme nous l'avons dit plus haut, se trouvent des pâturages excellents; aussi les trois Adr'ariens reçurent-ils l'hospitalité aux puits de Bou Talha, dans une des plus grandes fractions de la tribu des Ouled Sidi M'Ahmed d'Ouadan, les Touabir. C'est à peu près à la Delat El Assaba que se termine, dans cette direction, le pays de l'Adr'ar, proprement dit. Certaines tribus maraboutiques qui ont des alliances dans le Nord, s'avancent avec leurs troupeaux au delà de cette région; mais la masse des tribus ne s'y aventure pas, à moins que les gens de l'Adr'ar ne soient en bonnes relations avec les tribus des Ouled Dalim, qui fréquentent en maîtres le Nord d'El Assaba.

---

#### De Bou Talha à Bir Anajim

La région qui s'étend au Nord-Ouest des collines d'El Assaba, s'appelle Aftassa. C'est un pays plat, formé d'une terre blanche, légère, sans pierres ni rochers, sans arbres et sans eau. Cet immense plateau, qui est bordé par des sables dans diverses directions, émerge au-dessus des terrains environnants; c'est ce qui explique, avec son horizontalité, l'absence absolue de sable, sur sa surface (1).

---

(1) Aftassa est un adjectif arabe qui s'applique à la tête des oiseaux carnassiers ou de race, qui n'ont jamais de huppe, et exprime que leur tête est dépourvue de cet ornement, ou chauve. Le Bled Aftassa

Nos voyageurs, pour traverser le pays d'Aftassa dans sa moins grande épaisseur, longèrent pendant une journée les collines d'El Assaba, au milieu de campements de Touabir, et vinrent demander l'hospitalité dans un groupe de tentes de cette tribu, campées autour des puits d'Aouchich.

Ces puits, comme ceux de Bou Talha, sont très abondants et presque à fleur de sol.

Munis d'eau et de vivres, nos Adr'ariens se dirigèrent pendant deux jours à travers le pays d'Aftassa, sur Delat Tourin, petite colline rocheuse, couverte de gommiers et d'une sorte de genêt épineux, de la hauteur d'un homme, nommé *El Hodh*. La colline de Tourin est peu élevée, environ 30 mètres au-dessus du terrain environnant; sa crête, qui n'a pas plus de 15 kilomètres de longueur, est dirigée, à peu près, dans le sens du Nord-Nord-Est au Sud-Sud-Ouest. Ses deux extrémités sont marquées, du côté du Nord-Est, par un groupe de puits nommé Oglet Medaïha, du côté du Sud-Ouest par les puits de Djerifia; c'est à ce point que nos voyageurs reçurent l'hospitalité dans une fraction de Touabir qui accomplissait un mouvement de migration vers le Nord-Est.

En avant de Tourin s'étend une immense région sablonneuse nommée Halep Meskour, dont la plus grande dimension est dirigée du Nord-Est au Sud-Ouest. Elle rejoint, du côté de l'Est, les dunes de Mokthir au puits d'Amzili, limitant le pays d'Aftassa de ce côté; elle lui sert encore de limite du côté du Sud-Ouest, entre les puits de Bou Talha et d'Agrijit, et se prolonge pendant plusieurs journées de marche dans la même direction. La

---

serait donc un terrain de choix parmi ceux de même nature qui sont complètement dépourvus de pâturages, tandis

région d'Halep Meskour est analogue à celle de Mokhtir ; cependant les dunes de sable y sont moins accusées en hauteur que dans ce dernier pays et n'ont guère plus de 2 à 4 mètres d'élévation au-dessus du fond des vallées qui les séparent et qui ont généralement 400 à 500 mètres de large. Cette région est moins abondante en pâturages que le pays de Mokhtir ; on n'y trouve guère, d'une façon générale, qu'une sorte de plante très commune dans les sables et qu'on appelle *Sebat* ; c'est le *Drinn* (*arthraterum pungens*) que l'on retrouve dans le Sahara algérien, mais plus grand ; sa graine, très fine, est tout à fait semblable à du petit millet ; elle est récoltée par les Indigènes qui, après l'avoir réduite en farine, en font une sorte de bouillie qui est un des plats les plus communs des pauvres gens de ce pays. Les habitants de l'Adr'ar nomment *Illig* l'épi du sebat, et le grain *Araba* ; chaque épi produit plus de cent grains. La région d'Halep Meskour n'a pas d'arbres ; elle n'a pas non plus d'eau apparente. Cependant les Adr'ariens assurent que l'on y a creusé des puits qui ont donné de l'eau à vingt mètres de profondeur. Ces puits, en raison des sables qui les entourent, sont vite comblés naturellement, par l'action du vent sur les dunes, qui sont plus arrondies à leurs crêtes que celles de Mokhtir.

C'est probablement à la forme particulière des dunes et des vallées qui les séparent, qu'est dû le nom d'Halep Meskour donné à cette région (1).

---

(1) Dans le pays de Tagant et près de la rive droite du Sénégal, dans la région habitée par les Maures Braknas, MM. Mage et Bourrel, qui ont exploré ces contrées, donnent le nom d'Halep à des lignes de hauteur disposées en forme de rideaux, à crêtes droites et à pentes raides sur les deux versants. En arabe, le mot d

Depuis le puits d'Aouchich, la direction suivie par les Adr'ariens est le Nord-Nord-Est.

Ils marchaient avec une fraction de Touabir qui mit deux longues journées à traverser le pays d'Halep Meskour et qui campa, le soir du second jour, à la limite de cette région, sur un autre genre de terrain nommé Ouassat. La région d'Ouassat, qui émerge au-dessus des sables d'Halep Meskour, est tout à fait analogue, comme forme, à celle d'Aftassa. C'est une surface horizontale, sans arbres, sans eau, sans pâturages, sans rochers, sans même le moindre petit caillou; seulement elle est formée d'une terre très noire, ayant une consistance argileuse. Au bout de deux jours de marche dans cette région, la fraction des Touabir, avec laquelle voyageaient nos marabouts, arriva au puits d'Anajim, que l'on distingue de très loin, grâce aux deux grandes guellabas, hautes de 50 mètres, entre lesquelles il est creusé. L'eau de ce puits est très saumâtre; de plus, le puits est profond d'environ 40 mètres, de sorte que les parages d'Anajim sont peu fréquentés, à moins de nécessité absolue. A environ 50 kilomètres au Nord-Ouest du puits d'Anajim, se trouve celui de Moghrin, aussi profond que le premier, mais qui donne une eau excellente.

---

clave avec le fer (voir *Dictionnaires* de Kazimirsky et Baussier). Dans le dialecte des Zenaga, Meskour est la forme active du mot Euskeur (ongle), d'où Meskour (creusé par les ongles). (Voir le *Zenaga des tribus Sénégalaises* par le général Faidherbe. Paris, Ernest Leroux, 1877). Par suite, Halep Meskour, si ces étymologies sont exactes, voudrait dire : crête produite par les ongles.

### **D'Anajim à Tindouf**

Le puits d'Anajim est situé sur la limite de la région d'Ouassat et de celle de Zemmour. Ce dernier nom est appliqué à une immense contrée que nous décrirons plus tard en détail, et qui est le pays le plus riche en eau, en bois et en pâturages de tout le Sahara occidental. Les Ouled Delim, les Reguibat, les Aroussiin, etc., y campent presque en permanence. Les diverses fractions de ces grandes tribus se confondent assez volontiers les unes avec les autres, pendant la plus grande partie de l'année, bien que cependant chacune d'elles ait une portion de territoire qui lui soit affectée par la tradition. Les Ouled Delim occupent généralement le Sud-Ouest de Zemmour, les Reguibat le Nord-Est, les Aroussiin, la région Nord-Ouest. Le Bled Zemmour est séparé de l'Océan par une bande de terre d'environ deux jours et demi de marche, dans sa plus grande largeur, et qui du côté de l'embouchure de l'Oued Seguiet El Hamra, a tout au plus 15 kilomètres d'épaisseur. Bien que cette région soit généralement plate, elle n'en est pas moins, sur certains points, un peu accidentée ; elle a une pente générale dirigée vers l'Ouest, c'est-à-dire vers le bord de la mer, la partie la plus haute se trouvant sur la ligne appuyée, d'un côté, sur Bir Anajin, de l'autre, sur Tindouf.

En raison de la fertilité du sol de Zemmour, de l'abondance des pâturages, de l'existence de petites forêts de gommiers et d'arbres de cette région, le pays de Zemmour est très giboyeux.

On y trouve le sanglier, les diverses espèces de gazelles, d'antilopes, de mouflons, le lièvre ; l'autruche y vit en grandes bandes ; on trouve également dans les forêts une petite espèce de singe analogue à celle que l'on rencontre

au Maroc et que les Indigènes appellent *Fama*. Le guépard y est commun ainsi que le lynx, le renard et le porc-épic. Il ne paraît y avoir ni lions ni panthères, et nos Adr'ariens assurent de la façon la plus positive, que l'on ne rencontre ces grands fauves que bien au Sud de l'Adr'ar, dans les impénétrables forêts du pays de Tagant.

La fraction des Touabir qu'avaient suivie nos voyageurs se dirigeait vers le Nord-Ouest de Zemmour, ils s'avancèrent donc seuls dans la direction du Nord-Est, vers Tindouf.

Leur première étape à partir d'Anajim, fut très longue; mais ils traversaient un pays d'une richesse incomparable, recouvert d'une végétation luxuriante qui les reposait agréablement des fatigues de la route. Le soir, ils recevaient l'hospitalité dans un campement de gens des Skarna, grande fraction des Ouled Delim. Il n'y avait pas de puits sur ce point, mais les hommes et les troupeaux s'abreuvaient aux puits très nombreux qui existent sur les bords de l'un des affluents de droite de l'Oued Tamerikat, petite rivière qui coule vers le Sud-Est et dont la branche principale a sa source dans un groupe de puits nommé Oglet Tamerikat, situé au Nord d'une petite colline du même nom.

La Gada (colline) de Tamerikat, est le point extrême vers le Sud-Ouest d'une ligne de hauteurs qui se prolonge dans la direction du Nord-Est pendant environ six journées de marche; cette ligne de faite, qui porte le nom générique de Sloup, est la limite commune au Bled Zemmour et au Bled Aïn Bentili, qui descend vers le Sud-Est, tandis que la pente générale de Zemmour est dirigée vers l'Ouest et le Nord-Ouest. C'est dans les vallées transversales du Sloup que prennent naissance les rivières qui arrosent Zemmour

d'Halep Meskour et de Mokhtir réunis et qui prennent dans la direction de l'Est, le nom d'Iguidi. Le Sloup est généralement boisé, coupé de petits ravins qui s'entrecroisent dans toutes les directions. C'est probablement à cette disposition du relief du terrain qu'il doit son nom (1).

Oglet El Afira où nos voyageurs campèrent après Tamerikat, est la source d'une rivière qui se dirige vers Zemmour. Il y a sur ce point un très grand nombre de puits, fournissant en abondance une eau excellente. C'est à partir de ce point que commence le territoire proprement dit de la grande tribu des Réguibat, ennemie déclarée de la confédération des Tadjakaut, dont la ville est Tindouf. D'Oglet El Afira aux puits de Bou Mghara, il y a à peine 30 kilomètres en terrain à peu près horizontal. Aux puits de Bou Mghara, où la rivière du même nom prend sa source, nos voyageurs reçurent l'hospitalité dans un campement de Reguibat.

Les Adr'ariens parcoururent 35 kilomètres de Bou Mghara à Bir Tfariti, tête de la rivière du même nom, qui coule du côté de Zemmour. Avant d'arriver à cette rivière on coupe l'Oued Athel qui court dans Bled Aïn Bentili ; le pays est très boisé.

A mesure que l'on s'avance vers le Nord-Est, à travers le Sloup, le terrain se relève en avant, mais par des pentes insensibles ; cependant les ravins ont des formes plus torrentueuses, leurs lits sont plus profonds et à bords creusés à pic. Tout indique que l'on se rapproche d'un pays où

---

(1) Le mot arabe *صلوب* signifie *croisé, entrecroisé* ; or il est à remarquer que

les montagnes sont élevées. De Bir Tfariti à Bir El Motlani il y a une étape d'environ 32 kilomètres, coupée à son milieu par une des branches de l'Oued Marijenat. Le Bir Motlani est à fleur de sol, il est très abondant et donne naissance à une petite rivière qui coule dans Zemmour. Nos voyageurs reçurent là l'hospitalité, comme durant les deux jours précédents, dans un campement de Reguibat.

En allant de Bir Motlani à Bir El Amar, on coupe la branche de gauche de l'Oued Marijenat qui coule dans le Bled Aïn Bentili. Bir El Amar qui est un grand puits très abondant est à la tête d'une petite rivière qui coule vers le Nord-Ouest ; un peu au Nord-Est de Bir El Amar, se trouve le puits de Bou Khriziat, lequel donne naissance à la rivière du même nom qui coule du côté d'Aïn Bentili.

A partir de ce point, et jusqu'à Oglet El Azel, le pays devient plus plat, moins accidenté. Les ravins y sont moins nombreux ainsi que les bois. Il y a environ 30 kilomètres entre Bir El Amar et Oglet El Azel. Sur ce point se trouve un groupe très nombreux de puits à fleur de sol, dont les eaux se réunissent dans un ravin qui est la tête de l'Oued Rotmia. A Oglet El Azel, nos marabouts reçurent l'hospitalité dans un campement de gens appartenant à la tribu des It Houssa, grande agglomération berbère dont le pays est situé entre l'Oued Draa et l'Oued Seguiet El Amra, plus particulièrement dans les environs des sources de ce dernier fleuve.

A quelque distance, au Nord-Est d'Oglet El Azel, se termine le pays de Zemmour, et commence, en se dirigeant vers Tindouf, une région de Hamada, qui s'élève insensiblement à mesure qu'on se rapproche de ce point. Cette région est formée d'un grand à-dos de pays dont la ligne la plus élevée est celle qui va d'Oglet El Azel à Tindouf

dirigent soit au Nord soit au Sud de la ligne que suivaient nos voyageurs; dans ces ravins il y a des gommiers en très grande quantité. Au sommet du plateau on trouve aussi des Daya (1) complantées d'arbres appartenant aux mêmes espèces que ceux qui poussent dans les ravins (talha, djedari, tamat). Le sol est formé d'un gros sable noirâtre, où émergent de temps en temps des rochers diversement colorés, mais le plus souvent en rouge brun. Il n'existe pas de puits dans la Hamada ou tout au moins les habitants du pays n'en n'ont pas creusés. A certaines époques de l'année, quelques cuvettes dont le sous-sol est imperméable, retiennent l'eau de pluie. A ces mêmes époques, le sol se couvre d'une herbe fine dont les moutons sont très friands, et les plantes ligneuses reverdissent, de façon à donner une alimentation de choix aux chameaux.

Au moment où nos Adr'ariens parcouraient ce pays, il était habité par les diverses fractions de la grande tribu des It Houssa. Aussi nos voyageurs reçurent-ils, pendant six jours, l'hospitalité dans des tentes de cette tribu.

Le septième jour, ils arrivaient à la Daya El Khadra, située à la limite de la Hamada vers le Nord-Est. Ils ne trouvèrent pas de campement sur ce point, contrairement à leurs espérances, et durent coucher à la belle étoile, après avoir fait leur dîner avec des *Torfes* (2) qu'ils avaient trouvées sur leur chemin.

---

(1) Les Daya sont des dépressions en forme de cuvette où les pluies qui les remplissent à certaines époques de l'année amènent une certaine quantité de terre végétale. En Algérie, on ne trouve les Daya que dans la région des hauts-plateaux; il paraît en être de même

La Daya Khadra est une grande dépression d'environ 300 pas de long dans le sens du Nord-Ouest au Sud-Est et de 50 à 60 pas de large dans la direction perpendiculaire à celle-ci. Cette Daya est un lac en hiver ; en été, ce lac se dessèche, mais on trouve de l'eau dans un très grand nombre de puits peu profonds, creusés sur les bords.

A peu de distance de Daya El Khadra, les trois Adr'ariens rencontrèrent un campement d'indigènes appartenant à la tribu des It Houssa, chez lesquels ils trouvèrent quelques hommes de la grande tribu des Tadjakaut, dont la ville est Tindouf. Le pays compris entre Daya El Khadra et Tindouf est une grande plaine sablonneuse sans aucune espèce de végétation arborescente, mais qui, au contraire, fournit aux troupeaux, pendant l'hiver, des pâturages excellents. Aussi trouve-t-on dans toute cette région de nombreux groupes de tentes des Tadjakaut, ainsi que les chameaux des caravanes qui font, à partir de ce point, le commerce, soit avec le Soudan, soit avec le Maroc.

A quelque distance de Tindouf, les sables cessent et l'on retrouve une sorte de Hamada formée de terre mélangée de cailloux beaucoup plus petits que dans la région décrite précédemment.

Tindouf (1) est bâtie sur un mamelon peu élevé qui est cependant le point culminant de la Hamada, laquelle

---

généralement en assaisonnement avec de la viande, mais qu'ils mangent également cuits sous la cendre comme les pommes de terre.

(1) Le nom de Tindouf est une expression de forme berbère, composée d'un mot berbère et d'un mot arabe :

&lt;

émerge au-dessus des sables. C'est une ville d'environ 500 maisons, d'après ce que nous ont dit les Adr'ariens, c'est-à-dire ayant une population d'à peu près 3,000 habitants.

Bien que fondée par les Tadjakaut, Tindouf n'est pas habitée exclusivement par eux ; il s'y trouve beaucoup de négociants de la région de l'Oued Noun, du Maroc, du Tafilalet, du Touat et des villes situées sur la route qui conduit à Tenboctou. C'est un grand entrepôt où se croisent les caravanes venant du Nord et celles arrivant du Soudan. Aussi les maisons de Tindouf sont-elles pour la plus grande partie des magasins ou des entrepôts de marchandises. Cette ville est de création récente, comme il est facile de s'en convaincre, tant par les grands établissements qu'elle possède, qui sont tous nouveaux, que par les palmiers de son oasis, qui sont peu nombreux et jeunes. Tindouf a une mosquée dont le minaret est très élevé, et à côté, une zaouïa fondée par le marabout qui a créé cette ville. Cette zaouïa est très célèbre ; les élèves y accourent de pays éloignés de plus de deux mois de marche et les professeurs qui y sont attachés ont une telle réputation de science que l'on vient les consulter même du Soudan. Une grande source sortant du mamelon sur lequel est bâti la ville et de nombreux puits servent à la consommation en eau des habitants et aux irrigations de l'oasis. Les jardins sont nombreux et couvrent un'espace considérable parce qu'on y cultive des céréales en remuant la terre à la pioche ; mais les produits de l'oasis ne peuvent suffire à la consommation des habitants qui prennent les dattes nécessaires à leur alimentation dans les oasis de l'Oued Draa, et leurs céréales à Glimin et dans les autres villes de l'Oued Noun.

Tindouf est surtout une ville de négociants, et c'est le commerce qui enrichit ses habitants. Les tribus de la

confédération des Tadjakaut fournissent la plus grande partie des convoyeurs qui composent les caravanes organisées à Tindouf, et ils participent, dans une large mesure, aux bénéfices considérables que font les négociants par leur commerce avec le Soudan. Voici, du reste, comment se règlent, en général, ces opérations : les Nomades possédant des chameaux s'associent avec des négociants de Tindouf, qui leur avancent l'argent nécessaire aux opérations commerciales qu'ils veulent entreprendre. Un acte d'association est dressé et stipule que le bénéfice de l'opération sera partagé par moitié entre l'organisateur de la caravane et le bailleur de fonds. Aussi les négociants de Tindouf sont-ils les plus riches de toute cette partie du Sahara. Les convoyeurs qui participent aux bénéfices considérables de ces spéculations, achètent des chameaux aux autres tribus ; de sorte que les Nomades du Tadjakaut ont singulièrement augmenté leur cheptel depuis la création de Tindouf.

L'origine de cette ville est modeste autant que récente.

Il y a environ vingt-sept ans, un marabout de la tribu des Roumadia, nommé Si Mohammed Ould bel Hamech, vint se fixer à la fontaine de Tindouf où se trouvaient déjà quelques palmiers et y créa une zaouïa pour y terminer ses jours dans la prière et le recueillement. Sa réputation de sainteté, sa science, amenèrent à sa zaouïa de nombreux élèves et des visiteurs plus nombreux encore. Autour de la zaouïa, se fixèrent des gens appartenant aux diverses tribus du Tadjakaut, de sorte que les caravanes trouvèrent sur ce point, qui n'était dans le temps qu'une station d'eau de leur route, un refuge assuré, des provisions et des nouvelles de tous les points du Sahara. Quelques an-

nées après, la ville de Tindouf était fondée et devenait un des centres commerciaux les plus importants de la région comprise entre Mogador et le Soudan. Les tribus des Tadjakaut prirent l'habitude de déposer leurs grains et leurs objets précieux à Tindouf et reconnurent l'autorité politique de Si Mohammed Ould bel Hamech, dont elles subissaient depuis longtemps l'influence religieuse.

Il y a six ou sept ans que Mohammed Ould bel Hamech est mort ; son successeur à la tête de la zaouïa et dans le commandement des Tadjakaut, est un de ses parents nommé Si El Artani Ould El Marabot.

Bien que de création récente, Tindouf est depuis la mort de Si Mohammed Ould bel Hamech, divisée en deux partis politiques. Voici ce qui s'est passé : un peu après la mort du fondateur de la ville, un nègre du Soudan se prétendant chérif, possédant d'immenses troupeaux et qui avait parcouru l'Oued Noun, d'où il avait été expulsé, vint se fixer à Tindouf. Là, il fit la connaissance de la veuve de Bel Hamech, et conquit ses bonnes grâces à tel point qu'elle lui promit le mariage. La ville se divisa immédiatement en deux partis : l'un, le parti national, voulait s'opposer à ce que la veuve de l'ancien cheikh se mariât avec un nègre dont on ne connaissait pas l'origine et qui, en outre, fondait une zaouïa dans laquelle on enseignait une autre doctrine que celle vulgarisée par Mohammed Ould bel Hamech ; les autres, au contraire, n'hésitaient pas à accorder le titre de chérif au nouvel arrivant et ne voyaient qu'avantage à lui donner la succession d'Ould bel Hamech, soit comme chef politique, soit comme chef religieux. La ville de Tindouf est donc divisée en deux partis ; le chérif nègre a épousé la veuve de Mohammed Ould bel Hamech, et comme les enfants de ce dernier sont encore en bas âge, afin d'éviter qu'ils ne

leur mère, le parti national a pris comme chef Si El Artani Ould El Marabot (1).

Comme nous l'avons dit plus haut, le commerce de Tindouf avec le Soudan est considérable. Les caravanes qui partent de cette ville pour Tenboktou ou pour Araouan emportent des cotonnades, du drap, de la poudre, des armes de fabrique européenne, de la verroterie, du sucre, du papier, du plomb, du goudron, etc., etc. Elles complètent leur chargement à la Sebkha (2) de Taoudenni, avec du sel gemme, dont, comme nous le montrerons ultérieurement, la valeur est considérable au Soudan. Elles en rapportent des esclaves, des cotonnades du pays, des nègres, des plumes d'autruches, de l'or, soit en lingot, soit en poudre, de l'ivoire, du riz, etc. Quand elles vont commercer sur l'Oued Draa, elles y transportent des marchandises de provenance du Soudan, surtout les esclaves, et quand elles vont acheter des grains dans les villes de l'Oued Noun,

---

(1) Ce n'est que depuis 1870 que l'on connaît en Europe l'existence de la ville de Tindouf, grâce à M. Beaumier, notre consul à Mogador qui a appelé l'attention de la Société de géographie de Paris sur ce point si important du Sahara. La traduction d'une lettre du rabbin Mardochée ben Aby Seror, que M. Beaumier a communiquée au mois de mai 1870 à cette Société, confirme complètement les renseignements que nous ont donnés les trois Adr'ariens sur Tindouf et l'époque de sa création. D'après le rabbin Mardochée qui a vu cette ville pour la première fois en 1858, Tindouf n'avait à cette époque qu'une centaine de maisons. Il est probable que le rabbin qui a été plusieurs fois à Tenboktou, depuis son premier voyage au Soudan, a pu constater l'augmentation progressive de Tindouf, mais il n'en parle pas dans sa lettre qui est cependant

elles chargent en outre, de la gomme que récoltent les tribus maraboutiques situées entre l'Oued Draa et l'Oued Seguiet El Hamra, ainsi que des dattes.

La région où est située la ville de Tindouf est peu sûre. Outre que les tribus de Tadjakaut ont dans leur voisinage des ennemis traditionnels, les richesses que transportent les caravanes excitent la convoitise des populations environnantes. Les tribus berbères qui fréquentent les bords de l'Oued Saoura, les Reguibat de Seguiet El Hamra, les fractions guerrières des Ouled Delim épient le passage des caravanes afin de les rançonner ou même de les piller quand elles le peuvent. Aussi celles qui partent de Tindouf pour le Soudan, sont-elles toujours très fortes; elles sont formées généralement de 1,000 ou 1,200 chameaux, de 300 ou 400 convoyeurs, et quelquefois même d'un certain nombre de cavaliers d'escorte.

Nous reviendrons, du reste, sur cette question des caravanes lorsque nous parlerons des échanges que font avec le Soudan les populations du Sahara occidental.

A Tindouf, où nos marabouts de l'Adr'ar reçurent pendant deux jours l'hospitalité dans la zaouïa fondée par Si Mohammed Ould bel Hamech, ils apprirent qu'il y aurait danger pour eux à traverser l'Empire du Maroc, désolé, en ce moment, par une maladie contagieuse qui faisait de nombreuses victimes. On les engagea à aller visiter les nombreuses zaouïa qui ont été fondées dans la vallée supérieure de l'Oued Draa, puis de gagner le Touat, où ils pourraient se joindre à la caravane de pèlerins qui se forme tous les ans dans cette région. Au lieu donc de prendre la route de Glimin, dans la direction du Nord-Ouest, ils se dirigèrent vers le Nord-Est, de manière à atteindre le









































































































































